

et alors je suis prêt à renoncer à tout et à partir. Aurai-je encore bien long-temps le courage d'attendre ? Serai-je assez fort pour rester seul et loin de vous ?

XI.

Tandis qu'Antoine était retenu en Allemagne par les affaires de M. Paulin et par l'espoir de revenir plus riche vers Louise, celle-ci continuait de se livrer de plus en plus à sa fatale passion.

Boissard, qui avait d'abord conçu la pensée

de fuir, comme nous l'avons dit, avait bientôt eu honte de ses scrupules. N'ayant dû jusqu'alors qu'au libertinage ou à l'avarice les faveurs qu'il avait obtenues de quelques femmes, il ne put résister aux attremens de cet amour naïf qui lui promettait des plaisirs inconnus; fier, d'ailleurs, d'être pour la première fois véritablement aimé, il sentit s'éveiller dans son cœur le peu d'exaltation romanesque et jeune que la société y avait laissé : oubliant donc, pour un instant, préjugés, principes et habitudes, il s'associa à toutes les chimères de la jeune fille, partagea ses folles ivresses et se persuada qu'il pourrait vivre avec elle loin de tout, en prenant ses bras caressans pour limites de l'univers.

Sans doute qu'au milieu de cette orgie de cœur la raison mal endormie fit entendre

plus d'une fois ses cris; mais avec la mauvaise foi de toutes les passions décidées à se satisfaire, sa passion feignit de ne pas l'entendre; il s'interdit prudemment la réflexion et plaça son coupable amour sous la sauvegarde de l'imprévoyance.

Deux mois s'écoulèrent dans ces enchantemens, et l'orgueil semblait aider à la volupté pour enchaîner Boissard. Comme la Claire du comte d'Egmont, Louise était sans cesse en adoration devant son amant : c'était son prince, son roi, le neveu des fées. Elle s'agenouillait à ses pieds, et, appuyée sur lui, elle le contemplait avec l'amour émerveillé d'une enfant. Elle l'appelait, elle lui répétait qu'il était beau, elle baisait ses mains, elle cachait sa tête sur sa poitrine en le serrant convulsivement dans ses bras et lui criant mille fois qu'elle l'aimait. Comment résister

à un culte si passionné? Arthur se laissa aller aux jouissances vaniteuses de cette divinisation avec une sorte de transport.

Mais, si l'adoration est le plus sublime de tous les élans de l'ame, c'est aussi le plus difficile à varier. Le rôle d'idole ne peut plaire que pour un temps, et la monotonie forcée des hommages lasse bientôt.

Une fois la nouveauté de cette sensation épuisée, Arthur commença bientôt à se fatiguer du culte dont il était l'objet. Trop long-temps livrée à un enthousiasme inaccoutumé, son ame se détendait peu à peu et redescendait à ses goûts d'autrefois. Il se mit à regretter l'ancienne gaité de Louise, ses frais sourires, ses lutineries joueuses; il se demanda pourquoi il ne retrouvait plus en elle ces charmes qui l'avaient séduit; il lui en

voulut de les avoir perdus, et le lui reprocha.

Hélas! il n'était plus au pouvoir de la jeune fille de faire renaître ces fleurs des jeunes années! Elle aussi, elle avait goûté à l'arbre de la vie; le paradis terrestre de son enfance s'était formé derrière ses pas, et elle était devenue sérieuse et triste à jamais.

Malheureusement, la position qu'elle avait prise vis à vis d'Arthur était la plus dangereuse qu'elle pût choisir. En lui élevant un autel et se prosternant devant lui, elle l'avait accepté pour maître, et reconnaître la supériorité d'un égal, c'est presque toujours s'assurer son dédain. Les êtres les plus nobles échappent seuls à cette funeste tentation de marcher sur la tête qui se courbe et de s'en

faire un piédestal. Le culte de Louise eut donc pour résultat d'exalter l'orgueil de Boissard : il prit au mot l'humble adoration de la jeune fille, l'accepta comme l'aveu d'une infériorité et la regarda avec quelque fierté du haut de ce trône qu'elle-même lui avait élevé.

Tout d'ailleurs entretenait chez lui ce sentiment superbe. Qu'était, en effet, cette enfant qu'il avait bien voulu aimer? Ne l'avait-il pas prise pauvre, abandonnée, baignée de larmes, lorsque lui, il était riche, beau et recherché? Ne lui devait-elle pas tout ce qu'elle avait goûté de bonheur? N'avait-il pas toujours été bon et généreux avec elle? Pourquoi s'étonner, après cela, qu'elle se montrât reconnaissante et qu'elle l'aimât avec respect, comme Dieu, puisqu'il avait remplacé pour elle la Providence?

Il n'ajoutait pas, à la vérité, que tous ses bienfaits il ne les avait peut-être prodigués à la jeune fille que sous l'inspiration d'un honteux espoir; il n'ajoutait pas qu'il n'avait rien sacrifié pour la rendre heureuse, et qu'elle, misérable enfant, elle lui avait donné tout ce qu'elle avait au monde. Il ne se demandait pas enfin si le bien qu'il lui avait fait pourrait compenser une seule des larmes de sang qu'il lui coûterait un jour.

Déjà même ces larmes commençaient à couler, car le bonheur de Louise n'était plus le même. Deux mois avaient suffi pour épuiser les transports d'Arthur. Revenu à plus de calme, il rentra dans sa vie accoutumée. Le monde qu'il avait quelque temps abandonné le rappelait; il y reprit ses habitudes, ses plaisirs et ses succès.

La jeune fille, à laquelle il avait consac

jusqu'alors ses journées presque entières, n'eut plus d'abord que quelques heures; puis ses visites devinrent chaque jour plus courtes et plus rares. Louise voulut faire quelques reproches, mais Boissard se rejeta sur les exigences de sa position et sur les devoirs que le monde lui imposait.

Nous pouvons dire que son abandon n'avait, en effet, rien de prémédité; sa passion s'était refroidie comme elle s'était formée et accrue, sans qu'il y regardât et pour ainsi dire d'elle-même.

Dans l'une et dans l'autre circonstance, il avait cédé à son inclination, sans en discuter la cause et avec cette nonchalance des gens riches, accoutumés à se laisser aller à l'existence et à ne point contrarier leurs entraînemens.

Comme nous l'avons déjà dit bien des fois, le caractère d'Arthur n'avait rien de méchant ni de bas; ce qu'on y trouvait de plus marqué était une sorte de vulgarité élégante et de facilité polie, que l'on pouvait prendre également pour un défaut, ou pour une qualité, selon l'idée que l'on se faisait des devoirs de la vie. Content de la place que le hasard lui avait donnée dans la société, Arthur avait dû nécessairement regarder celle-ci avec complaisance et trouver ses usages bons à accepter. La naissance et l'éducation s'étaient donc réunies pour lui créer une de ces natures aimables qui plaisent généralement parcequ'elles ne heurtent personne, mais qui portent dans la pratique des devoirs la même mollesse pliante que dans tout le reste. L'indulgence pour lui-même et pour les autres faisait le fonds de ce caractère heureux pour le cours ordinaire des choses, mais dont la

tolérance générale pouvait devenir singulièrement dangereuse à l'occasion. De même donc qu'il ne s'était point tourmenté des suites que pourrait avoir sa liaison avec Louise, il ne se tourmenta point de celles que pourrait avoir sa rupture. Il ne songea même point à cette rupture, bien qu'elle devint plus imminente chaque jour. Il usa insoucieusement ce qui lui restait d'amour, accordant de temps en temps à la jeune fille quelques heures, en attendant qu'elle lui fût devenue assez indifférente pour qu'il pût l'abandonner.

Du reste, disons-le pour sa justification, son affection n'avait jamais eu le cachet des sentimens durables. Il avait accepté l'amour de Louise plus qu'il ne l'avait cherché, et c'était contre son gré qu'une inclination, à laquelle il n'eût voulu donner qu'une

importance passagère, avait grandi jusqu'à la passion. Pris comme au piège dans un attachement sérieux, il avait d'abord cédé à l'entraînement, puis une sorte d'attendrissement involontaire l'avait pris en présence de tant d'amour, et il y avait répondu; mais, en définitive, cette liaison avait été pour lui une surprise plutôt qu'un choix.

Aussi, sorti de sa première extase, vit-il les nœuds qui le retenaient captif se défaire d'eux-mêmes. D'un autre côté, son orgueil ne pouvait trouver un grand prix à sa victoire, car conquérir le cœur d'une grisette n'était point une gloire bien haute, et Louise n'avait pas même l'avantage de pouvoir rendre son amant fier de l'avoir déshonorée.

Sans doute, il en eût été autrement si la distance sociale qui séparait Boissard de la